***MEPHIS*, de FLORA TRISTAN (1838)**

**UN ROMAN POPULAIRE ET FEMINISTE ?**

Avant de parler du roman *Méphis*, et de l’auteure, Flora Tristan elle-même, quelques mots de précaution :

**1)** **Je ne suis pas du tout spécialiste de F. Tristan** (c’est souvent une formule de rhétorique, mais c’est bien le cas en ce qui me concerne)

 **2)** J’ai rencontré une autre difficulté, le fait que tout **simplement il y a peu d’ouvrages sur Flora Tristan, d’analyses sur cette auteure**. Le peu qu’il y a est édité dans des maisons spécialisées (des collections féministes, *Le temps des cerises*).

Flora Tristan est très peu connue : elle est bien entendue absente du Lagarde et Michard, absente des manuels littéraires, absente des manuels d’histoire en tant que femme politique, alors qu’elle préfigure le projet de Marx, qu’elle énonce la première la nécessité d’une union ouvrière internationale, à l’aide d’un parti qui éduquerait les ouvriers, de syndicats, etc. Concernant sa réception par Marx, Engels et les marxistes, elle n’est citée que brièvement et plutôt de manière critique dans la *Sainte Famille*, par Engels, qui cite une critique de ceux qui appartiennent à ce qu’ils appellent « la critique critique », une critique sexiste puisque ces « critiques critiques » parlent du « dogmatisme féminin » de F. Tristan, mais Engels lui-même prend une image sexiste pour critiquer la critique critique –celle de « la vieille fille » – sans jamais rendre hommage à Flora Tristan [**Partie 5 de l’exemplier**].

La femme du XIXe siècle un petit peu socialiste, féministe, mais pas trop, donc qu’on retrouve dans les manuels scolaires, c’est George Sand. Alors que d’un point de vue politique, mais aussi féministe puisque c’est le thème de notre journée d’études, F. Tristan est bien plus avancée, cohérente, et intéressante que George Sand. [Sur l’édition des femmes auteures, et sur les rares auteures femmes reconnues au XIXe siècle, voir « La femme auteur », *Le Magasin du XIXe siècle*, SERD, Paris, 2011]

Mais on trouve **peu d’ouvrages sur F. Tristan, encore moins sur *Méphis***, qui est considérée comme une œuvre mineure, puisque c’est son seul roman, au milieu d’ouvrages plus respectés, comme, *Les Pérégrinations d’une paria* ou *Promenades dans Londres*

3) On se heurte enfin à une autre difficulté quand on cherche à réfléchir sur le projet à la fois populaire (au sens de « qui cherche à atteindre les classes populaires ») et féministe (qui cherche à atteindre les femmes) de F. Tristan. Il faudrait avoir des ouvrages **qui traitent du féminisme, mais aussi de la pratique de la lecture des femmes à l’époqu**e (en 1838, date du roman). Or c’est un sujet qui est très peu abordé. Des ouvrages de maisons d’éditions politiques, comme les Éditions Sociales (*Histoire littéraire de la France*) s’interrogent bien sur les pratiques de lecture des différentes classes sociales, mais pas sur les sexes des lecteurs et lectrices (alors que l’ouvrage date de 1972, la jonction du mouvement ouvrier et féministe, ce n’est pas encore ça…) J. Lyon-Caen dans *La lecture et la Vie* s’interroge sur les usages de la lecture au temps de Sue et de Balzac, mais d’une part elle ne fait pas vraiment d’étude sociologique de la lecture (quels sont ceux qui lisent ? quelle part de classes dominantes, de classes populaires ?) d’autre part même si elle étudie les lettres des femmes à Sue et à Balzac elle se pose peu la question de la différence d’attente entre un lectorat féminin et un lectorat féminin. Et elle n’aborde que peu le fait de lire une auteure femme (elle ne cite F. Tristan que très brièvement).

= une fois toutes ces précautions-récriminations dites, je parle enfin de F. Tristan et de *Méphis*. Avant d’aborder la problématique proprement littéraire, comment et dans quelle mesure F. Tristan, féministe ardente et convaincue a-t-elle écrit un roman à thèse à la fois féministe et populaire, je vais présenter brièvement F. Tristan et ses luttes féministes et sociales. Pour le coup, la partie biographique a vraiment son importance car la vie et l’œuvre de F. Tristan sont directement mêlées.

1. **PRESENTATION DE FLORA TRISTAN ET DE SON PROJET FEMINISTE ET SOCIAL**

Flora Tristan est née en **1803** et morte en **1844**. C’est une figure assez fascinante, car à un moment où le mouvement ouvrier n’est pas vraiment constitué (et le féminisme, n’en parlons pas), c’est une personne qui, contrairement à G. Sand par exemple, a évolué vers des luttes et des prises de positions de plus en plus radicales, et qui préfigure à la fois les luttes et les moyens de lutter qui seront développés dans la seconde moitié du XIXe siècle. C’est aussi une figure fascinante car, contrairement à beaucoup, elle n’a jamais atténué ses revendications, et surtout elle a tenu jusqu’au bout à se battre sur ces deux plans, le socialisme et le féminisme, plans qui, pour elle, n’étaient pas antagonistes.

Concrètement : je passe sur les détails de sa naissance obscure, bâtarde. Elle grandit dans la misère avec sa mère et est ouvrière coloriste dans un atelier. Elle épouse à 17 ans le graveur en taille-douce chez qui elle est ouvrière. Elle épouse donc son patron et le mariage tourne très mal (violences morales, physiques, etc). Le divorce n’existe pas, mais elle s’enfuit de chez elle et en 1833 elle s’en va au Pérou (elle essaie de se faire reconnaître par sa prétendue famille là-bas, etc). Cette expérience conjugale est importante pour Flora Tristan : ses écrits, romanesques, théoriques, journalistiques féministes sont extrêmement liés à sa propre histoire de femme, aussi bien quant au contenu qu’aux conditions d’écriture, ce qu’on va voir par la suite.

**Début 1835, elle publie *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères***, un manifeste pour les droits de la femme où elle suggère notamment la création de foyers de jeunes filles, financés par des quêtes publiques. Elle évoque l’importance d’une lutte pour le droit des femmes, une lutte collective : les femmes doivent se rassembler. L’idée qu’une lutte ne réussit jamais sans union est dite et répétée. Il y a l’idée que la femme seule, sans fortune, est l’être le plus faible du monde, mais que si elle se réunit avec ses sœurs, elle peut mener à bien une lutte. On voit cependant nettement dans cet essai l’influence de Saint-Simon : le rôle des femmes de rétablir la paix et l’amour dans la société actuelle tourmentée et divisée. Cependant, elle fait preuve d’un certain pragmatisme qui tranche avec un idéalisme saint-simonien : elle ne cherche pas à créer de « systèmes parfaits » : « Notre but ici n’est pas de faire aussi une brillante utopie, en décrivant le monde comme il devrait être, sans indiquer la route qui pourra nous conduire à réaliser le beau rêve d’un Eden universel. Nous voulons des améliorations progressives et c’est dans ces vues que nous envisageons seulement une partie de l’humanité et de ses malheurs. »

= Cette brochure publiée à compte d’auteur. Mais c’est un succès, qui permet à F. Tristan de publier dans les journaux d’Emile de Girardin : *Le Voleur, La Revue de Paris, l’Artiste et le Journal des Débats*.

**En 1837, elle publie les *Pérégrinations d’une Paria***, une sorte de journal, d’une forte dimension **féministe** (c’est une paria parce que c’est une femme qui a quitté son mari, ses enfants, sans pouvoir divorcer, qui doit mentir et prétendre qu’elle est veuve). Elle écrit très nettement en tant que femme : elle regrette qu’aucune femme ne se soit élevée contre un ordre social qui « laiss[e] les femmes sans profession, les tient dans la dépendance en même temps qu’il rive leurs fers par l’indissolubilité du mariage ». C’est aussi un journal **social** : elle critique les grands propriétaires terriens, elle fait récit réaliste des conditions sociales en Amérique du Sud. = Cet ouvrage entraîne beaucoup de critiques et de réactions violentes (son effigie est brûlée à Lima et sur la Grande place d’Aréquipa, on lui reproche son manque de pudeur, de moralisme, etc). Mais c’est grand succès public.

**Cette année 1837 est aussi une année d’intense activité féministe** : elle rencontre **Eugénie Niboyet**, qui sera une figure féministe importante dans les années 30, mais aussi pendant la révolution de 48 car c’est la première femme à créer un journal exclusivement rédigé par des femmes. C’est plutôt dans ces années-là une féministe bourgeoise, caritative. Mais F. Tristan participe à ce qu’on appelle les réunions du jeu, réunions de féministes dans les salles de rédactions de la *Gazette des Femmes* où ces femmes ont pour projet de créer une revue féministe, ce qui n’aboutit pas./ En dehors de ces activités collectives, elle se bat dans les journaux pour une émancipation féminine et fait paraître dans les journaux à plusieurs reprises, dans le but de l’envoyer au Parlement, **une pétition en faveur du divorce.**

**C’est dans ces années 1837-1838 qu’elle écrit le roman *Méphis***. Le contexte est particulièrement agité : les premiers tomes de *Pérégrinations d’une paria* paraissent, avec un grand succès de scandale, il y a des comptes-rendus dans *La Presse*, des attaques contre le fait que F. Tristan parle de sa vie personnelle, etc. En même temps, le mari de F. Tristan récupère de force les enfants (la loi est pour lui), la fille de F. Tristan s’enfuit de chez son père, revient chez sa mère et accuse son père d’inceste, il y a un procès, un non lieu, mais du coup F. Tristan obtient de garder ses enfants. Elle écrit *Méphis* pendant ce temps-là. Chazal, son ex-mari, furieux des succès de sa femme, des *Pérégrinations d’une paria* où elle fait un portrait peu flatteur de lui, la menace, la harcèle, et finit par lui tirer à deux reprises dessus dans la rue. Elle manque de mourir, elle se remet, il y a procès.

Elle écrit *Méphis* avant l’attentat et pendant qu’elle se remet de l’attentat. **Méphis paraît le 17 novembre, quelques semaines avant le début du procès** (où F. Tristan en profite pour plaider contre la peine de mort : Chazal ayant prémédité son acte risque en effet la sentence capitale). L’éditeur joue sur la **publicité** du nom de F. Tristan et bien entendu de l’événement, du fait divers : l’avant-propos de l’édition la représente sur son lit de malade, fiévreuse, en train de tirer de corriger les épreuves de *Méphis*. Du coup, l’édition est accélérée : elle voulait que l’ouvrage soit publié en roman-feuilleton, mais il paraît en librairie, et aucun ouvrage ne le reprend en roman-feuilleton. Le premier tirage est de mille exemplaires, mais cinq ans plus tard, il reste trois cent invendus que le libraire tente d’écouler avec un autre titre, *Maréquita l’Espagnole*. (Sur ce point voir Pascale Heustache, Destins de femmes dans le roman populaire *en France et en Angleterre au XIXe siècle*, Broché, 2009).

Le premier succès du livre est donc un succès de scandale plutôt qu’un succès littéraire. De fait, la presse, qui a beaucoup parlé des *Pérégrinations* parle très peu de *Méphis* (un seul article dans Le *Siècle*). *Méphis* est supplanté par les *Pérégrinations* d’une Paria, qui est réédité, car l’avocat de la défense se sert, pendant le procès du livre, pour essayer de démonter l’immoralité de F. Tristan (il essaie d’excuser l’acte de Chazal en accusant F. Tristan d’immoralité, de bigamie, etc). Les *Pérégrinations* se vendent bien mieux que *Méphis*.

Je passe plus rapidement sur la suite. **C’est le seul roman de Flora Tristan, elle avait annoncé un autre roman, *La Fille de Lima*,** qui n’est pas paru**.** Elle écrit d’autres essaisnautobiographiques, les *Promenades dans Londres*.

**Elle se consacre ensuite complètement à la cause ouvrière** (ce qui ne veut pas dire abandonner la cause féministe, puis qu’elle écrit sur la femme prolétaire, la spécificité de sa condition, des remèdes à apporter). Elle veut créer *l’Union O*uvrière, une union internationale, sans distinction de sexes, et un journal ouvrier du même nom. Elle dépense beaucoup d’énergie pour cela (demande des souscriptions, etc), elle fait un tour de France des ouvriers, pour leur parler de ce projet, les pousser à s’unir (idée de parti, de syndicat, évoquées précédemment). Malheureusement, ce projet vraiment pour le coup révolutionnaire et non réformateur lui crée beaucoup d’inimités féministes : Marie d’Agoult, George Sand, Eugénie Niboyet rompent avec elle à ce moment-là (malversations de George Sand qui lui promet son aide, mais écrit en cachette aux personnes à qui elle avait prétendu la recommander favorablement). F. Tristan continue son projet mais meurt durant une étape de son voyage, épuisée.

1. **RAPPORT A LA LITTERATURE : POURQUOI ECRIRE UN ROMAN ?**

Maintenant qu’on comprend la personnalité, les projets de FTristan, on peut revenir sur cet happax dans sa vie : la publication d’un roman, un roman que tous les ouvrages critiques présentent comme un roman à thèse, destiné à populariser ses idées sociales et féministes.

**Résumé de l’intrigue** : je fais un résumé très bref, parce que c’est un roman feuilleton avec énormément de rebondissements. Maréquita, belle cantatrice espagnole riche brisée par un mariage qui a mal tourné souffre du *spleen*, elle rencontre celui qu’elle surnomme Méphis (ou Méphistophélès) qui se surnomme « le prolétaire ». Enfant du peuple, il a vécu mille aventures et est obsédé par l’idée de changer la société, et pour cela il pense que la femme doit avoir un rôle important. Ils s’aiment mais Maréquita est incapable de briser les conventions sociales (ils sont mariés tous deux), ils ont des aventures, à la fin Méphis meurt, Maréquita meurt de tristesse en mettant au monde sa petite fille, Marie, qui sera la femme-Messie rêvée par Méphis pour mener l’Humanité nouvelle.

= on retrouve les doubles luttes de F Tristan, la lutte sociale (Méphis est le prolétaire en lutte), et la lutte féministe (Méphis cherche une femme capable de jouer son vrai rôle de femme, Maréquita cherche à être cette femme ?)

= la question qu’on peut se poser c’est pourquoi FTristan, après le succès de son autobiographie, a-t-elle choisi de passer par la littérature. **Concevait-elle la littérature comme une arme militante ?**

1. **Le rapport général de FTristan à la littérature et à la fiction**

FTristan a un rapport ambigu à l’art et à la fiction.

**-Contre l’art-divertissement, pour l’art social, engagé, qui assumer sa visée éducative.**

F. Tristan a exprimé plusieurs fois, dans des brochures, des articles, et plus indirectement dans des scènes de *Méphis* dans sa conception de l’art. Elle se prononce très fermement contre ce qu’on appellerait aujourd’hui l’art pour l’art, pour l’art engagé, **l’art social, l’art qui doit éduquer, qui doit être utile**. Dans ses écrits autobiographiques, elle s’agace contre les soucis artistiques (« Qu’est-ce que l’art grand dieux à côté de l’humanité ! ») par exemple qu’on restaure des Églises dans lesquels personne ne va. Elle reconnaît cependant les bienfaits de l’art engagé, social (elle-même est autodidacte) ainsi dans le journal de *l’Union Ouvrière*, elle cite tous les artistes qui se sont engagés depuis des années en faveur de la cause ouvrière.

[Le fait d’être contre l’art pour l’art est un lieu commun à l’époque : cf **Buchez** dans l’Encylcopédie du XIXe siècle, en 1838, même date que parution Méphis : « Lors donc qu’une œuvre d’art nous est présentée, la question à résoudre d’abord est de savoir si elle est conforme à la morale ; la seconde, de savoir si elle est bien faite, devoir social, cf **Pierre Leroux**, Adresse aux artistes, publiée dans sa « Revue encyclopédique » de 1831 –il est certain que F. Tristan connaît cette adresse aux artistes. De manière plus générale, le fait que la littérature et notamment le roman dans la première moitié du XIXe a vocation à être « social » (ce qui ne veut pas forcément dire roman socialiste, mais roman qui fait une peinture vraie de la société contemporaine). Sur ce point, voir J. Lyon-Caen, *La littérature et la vie.*]

Dans *Méphis*, il y a une illustration de cette prise de position. Ainsi le héros, à un moment, entre dans l’atelier d’un peintre très connu, et brillant, mais formaliste. Méphis s’attire la haine de ses condisciples et finalement du peintre en faisant un tableau qui veut frapper, enseigner, et c’est un tableau **féministe**, un tableau d’une femme guide de l’humanité, contre la représentation de son concurrent, une femme odalisque, une femme purement sensuelle, une femme courtisane. **Voir citation exemplier partie 2.**

 = Il y a un artiste qui ne réfléchit sur la forme, Louis, reprend des *topoï* vieux et mensongers (stéréotypes hommes/femmes) et ne veut éveiller que l’admiration esthétique (art pour art), ou une sorte d’admiration purement sensible, contre Méphis, qui veut faire réfléchir, qui se demande comment éduquer, comment s’adresser au peuple, qui veut éveiller une admiration intellectuelle.

**-Mais en même temps F. Tristan, qui pourtant reconnaît le rôle de la littérature engagée, qui veut une littérature qui assume sa visée éducative, rejette plusieurs fois la fiction, justement parce qu’elle trouve que la visée éducative n’est pas assez claire, que la fiction brouille les cartes.**

Dans *Méphis*, par exemple le héros cherche à enseigner par la peinture, mais il est en proie à la bêtise, à l’incompréhension des gens, qui rejettent son esthétique (par exemple une femme qui sa guide de l’humanité en vierge, etc). Il renonce à l’art, à l’indirect, à la fiction pour créer des structures, faire une action directe militante pourrait-on dire. Au-delà de l’intrigue, il y a dans le roman des digression sur l’usage de la fiction : « « Nier les maux réels peut être l’effet de l’erreur ; refuser d’y remédier est toujours de l’inhumanité. Voilà pourquoi tant d’histoires sont qualifiées de romanesques. Si on les admettait comme vraies, il faudrait bien s’occuper de redresser les maux qu’elles signalent. » Citation **exemplier partie 2** = le roman, c’est la fiction brouille les cartes entre ce qui est dit fictionnel ou vrai. Si on assume de parler clairement de la réalité, ces cartes ne sont pas brouillées.

**Avant-Propos des *Pérégrinations d’une Paria.* Citation, exemplier partie 2.**

Sur George Sand.: « … un écrivain qui s’est illustré, dès son début, par l’élévation de sa pensée, la dignité et la pureté de son style, en prenant la forme du roman pour faire ressortir le malheur de la position que nos lois ont faite à la femme, a mis tant de vérité dans sa peinture que ses propres infortunes ont été pressenties par le lecteur. Mais cet écrivain, qui est une femme, non content du voile dont elle s’était cachée dans ses écrits, a pris le nom d’un homme. Quels retentissements peuvent avoir des plaintes que des fictions enveloppent ? Quelle influence pourraient-elles exercer lorsque les faits qui les motivent s dépouillent de leur réalité ? »

Le choix de l’écrit autobiographique (contre le voile de la fiction) « Des haines pourront s’élever contre moi ; mais*, être de foi*, avant tout, aucune considération ne pourra m’empêcher de dire la vérité sur les personnes et les choses »

On voit ici clairement l’opposition des deux femmes et de leurs projets. **George Sand dénonce bien la condition de la femme, on peut penser à *Lélia*, à la dénonciation de l’oppression par le mariage** (Citation de *Lélia* : «En épousant Delmare, elle ne fit que changer de maître ; en venant habiter le Lagny, que changer de prison et de solitude. ») mais **F. Tristan rejette le voile de la fiction pour deux raisons** 1) le fait que lorsqu’on raconte une histoire, avec la distance romanesque, des éléments d’exotisme etc, on n’assume pas complètement de parler de la réalité et de vouloir la changer 2) G. Sand se plie aux lois patriarcales en employant un pseudonyme masculin. (sur l’importance du pseudonyme et du costume masculin dans la carrière littéraire de George Sand voir *Histoire de ma vie*)

Projet de F. Tristan = il s’agit de dénoncer l’oppression de la femme et des pauvres mais 1) en employant le choix du journal autobiographique, et non pas de la fiction 2) en signant de son nom, en disant « je »

= et pourtant quelque temps plus tard elle écrit *Méphis* alors que *Les Pérégrinations d’une Paria* ont eu un grand succès, elle change de forme. On peut se demander pourquoi.

1. **Pourquoi le choix de la littérature ? Quelle visée pragmatique ?**
* **Quel lectorat ?**

Selon les critiques, si F. Tristan a changé de forme littéraire, c’est dans une optique pragmatique, pour toucher plus de monde. F. Tristan veut faire un roman **populaire, c’est-à-dire lu par les classes populaires**, et un roman **feuilmeton** dans la vaine esthétique de l’époque, pour toucher plus de monde. Selon ses biographes, c’est essayer de parler à plus de gens du peuple, elle a surtout des contacts avec les délégués syndicaux, les politiques, mais pas le peuple. F. Tristan voulait que son roman paraisse en roman-feuilleton, or le feuilleton était censée être la partie préférée des femmes dans les journaux **= c’est sans doute aussi un moyen de toucher un lectorat plus féminin**

**- État de la lecture du roman en 1838**

C’est un moment de **vogue du roman**. Selon les statistiques du *Journal de la librairie*, entre 1814 et 1819, le nombre de romans a pratiquement doublé (près de 200 livres par an), en 1829, en une année paraissent 300 romans : mais tout cela est bien moins que la poésie, mais aucun genre n’a connu une telle progression. De plus, avec le développement du roman, on voit un éveloppement des formes d’édition : l’édition traditionnelle in-8°, feuilleton dans la presse quotidienne, parution en livraisons, rééditions, version de luxe avec des illustrations soit sous de petits formats, etc [voir J. Lyon-Caen, *La lecture et la vie*]

**C’est le moment où le roman commence à se faire sa place dans le journal.** En 1829, la *Revue de Paris et la Revue des Deux mondes* publient des nouvelles et de courts romans d’auteurs à la mode, en 1836 Girardin lance son journal, qui fonctionne sur un prix d’abonnement très réduit, en s’appuyant sur l’annonce, la publicité. Mais pour avoir des annonceurs, il faut des lecteurs, et Girardin a l’idée de rendre le journal beaucoup plus littéraire qu’il ne l’était alors en réservant une large part au roman. C’est vers cette époque que le roman envahit la sphère du feuilleton, qui était surtout critique (littéraire, artistique, scientifique, théâtral). En 1836, Desnoyers applique le même principe que Girardin à *La Presse*. = c’est vraiment le moment de **l’essor du roman**, essor à la fois dans les journaux, mais essor aussi par conséquent dans les librairies (puisque les romans paraissent dans les journaux, on va acheter d’autres ouvrages non parus du même auteur, etc, etc). **Le roman devient à la mode.**

Il faut savoir qu’au moment de l’essor du roman, notamment grâce aux journaux, de l’essor du roman-feuilleton, **il y a tout un débat aussi sur l’importance possible politique, ou en tout cas sociale, du roman-feuilleton**. Il ya toute une critique du roman-feuilleton, la célèbre critique de Sainte-Beuve sur la littérature industrielle, mais aussi parce que le lectorat du roman feuilleton est censé être idiot, passif, c’est l’image récurrente du peuple-enfant. Il y aurait d’un côté l’homme, politique, éduqué, qui lit et comprend les articles sérieux, et les femmes (images qui reviennent de celles qu’on va pervertir : concierge, grisette, portière, cuisinière, bonne d’enfants…) Certes ce débat aura surtout lieu dans les années 1840, au moment de la publication des *Mystères de Paris*. Mais avec le début du succès du roman feuilleton, ces questions commencent à se poser.

**Il faut noter aussi l’importance des cabinets de lecture au début du XIXe siècle**. A la différence bibliothèque, ouvertes certains jours de la semaine seulement, de 10h à 14H (premières bibliothèques municipales en 1964) les cabinets de lecture proposent des livres à lire prix très modique, de 8h du matin à 11h du soir : journaux du jour, ouvrages d’érudition, romans à la mode. Des fois prêts. Il y a vraiment une clientèle diversifiée aussi bien au niveau social que du point de vue des sexes : moyenne, petite bourgeoisie, domestiques mais aussi artisans et ouvriers, hommes et femmes. Or dans les cabinets de lecture, le roman représente 50% de ce qui est proposé au public. Il faut savoir qu’il y a aussi des **mini cabinets de lecture, informels** : échoppes en planches, aux loges des portières par exemple, où on propose pour quelques centimes de lire sur place des romans, des journaux, etc. [Voir Françoise Paren-Lardeur, *Lire à Paris du temps de Balzac. Les cabines de lecture*, 1815-1830, Paris, Éditions de l’EHESS, 1981]

= au début XIXe c’est vraiment le début de la VOGUE DU ROMAN, de la LECTURE, notamment par la presse, par les mini cabinets de lecture. Le roman est vu comme le seul livre qui intéresse les deux sexes et toutes les couches sociales. (Cependant à relativiser : cette vogue ne concerne pas la vente des livres. Si on voit la vente des livres jusqu’à la Révolution, elle est très faible –moins d’un livre par personne par an- pour les Français qui savent lire. Pour que le roman soit lu, il vaut mieux qu’il soit publié)

Nous sommes au moment du début de la vogue du roman (avant les Mystères de Paris), et d’une **grande variété de possibles**. Il faut garder en tête une préface très célèbre dans les années 1830 (p. « Du roman » d’Emile Souvestre, prépublié dans la *Revue de Paris* en octobre 1835, avant de figurer au seuil d’un roman, *Riche et pauvre*. Le roman doit être **un « livre initiateur »,** il peut être démocratique et s’adresser à tous à cause de la publicité de sa forme. Mais « Le roman populaire est encore à créer » = On peut penser que F. Tristan qui baignait dans ce milieu artistique et intellectuel a été influencée par cette idée de l’éclosion d’un nouveau genre possiblement démocratique et populaire.

1. **Un roman à thèse**

= du coup F. Tristan, qui côtoie des personnes qui sont à la fois politiques, journalistes, écrivains comme G. Sand, comme Balzac etc aurait eu l’idée du roman comme **arme militante.**

**Mais même dans Méphis, on peut voir qu’elle hésite sur le choix de la forme, du roman-fiction ou de l’autobiographie plus ou moins romancée.** Elle loue les *Confessions* de Rousseau, les autobiographies en général, parce que, disent-elles, elles émeuvent plus le lecteur. Et d’ailleurs dans *Méphis*, toute la première partie, ce sont des personnages qui se racontent l’un à l’autre leur vie. Pour F. Tristan c’est la forme de la confidence intime (ici romancée) qui va toucher le lecteur.

Méphis serait alors complètement un **roman à thèse**, dans la vieille tradition de l’apologue, il s’agirait de raconter des aventures rocambolesques avec une double morale féministe et socialiste. C’est l’analyse de J. Baelen, selon lui le but de F. Tristan est de  : « faire absorber au public, avec la sauce qu’il aimait, le poisson idéologique qu’elle avait à lui servir ». De manière concrète, cela passe par de grandes tirades à visée générale des personnages, notamment de *Méphis*, sur l’état de la société et ce qu’il faudrait changer. On aurait de manière assez caricaturale (ça a été reproché et souligné par les critiques) une alternance d’aventure et de discours au présent de vérité générale, avec des indéfinis type l’homme, la femme, le prolétaire, qui représentent les moments de la thèse exprimée, du « poisson idéologique ». Ce serait un roman à thèse sur deux points, le socialisme et le féminisme. Nous allons nous concentrer sur le féminisme.

1. **ANALYSE DE *MEPHIS***
2. **Une démarche féministe : critiquer l’état de la société (dont l’état des femmes) et vouloir changer cette société (et l’état des femmes)**

D’un point de vue féministe, il y a une claire dénonciation de l’oppression spécifique des femmes dans la société du début XIXe siècle. On peut le voir sur plusieurs points :

-**LES PERSONNAGES.** Les personnages féminins sont des personnages humiliés et exploités. **Maréquita** c’est l’histoire d’une femme qui s’est fait manipuler par son mari (dont le nom ressemble fort au mari de F. Tristan, et les lecteurs de l’époque ne s’y sont pas trompés) : un méchant instigateur s’est débrouillé pour que l’amant de Maréquita soit mis en prison, qu’elle doive coucher avec le juge pour le sauver, l’amant la rejette, et lui se pose en sauveur en l’épousant. Après elle lui donne de l’argent pour qu’il se tienne tranquille et la laisse vivre loin d’elle. L’amant se révèle aussi ignoble, tout ce qu’il veut c’est profiter de son évanouissement pour la violer etc = c’est vraiment la fille vendue, violée, trahie.

D’autres **personnages** **secondaires féminins** sont aussi des exemples d’oppression spécifique : la jeune sœur de Méphis est plus ou moins séduite-violée par un riche, qui bien entendu la laisse fille-mère et c’est sur elle qui retombent la charge de l’enfant, la honte etc.

 = cela rejoint deux combats de F. Tristan 1) Pour le droit au divorce (cf la pétition) 2) Pour le droit au choix de son partenaire par amour, en dehors du mariage (contre la honte de la fille-mère, etc). Il y a même des passages plus précis, sur le fait que la nuit de noces ressemble à un viol, que la jeune fille doit ne paraître ne céder qu’à la force etc.

 = il y a clairement des personnages de femmes spécifiquement exploitées, dominées, et une dénonciation de cette condition.

**-LES PASSAGES TIRADES** de Méphis qui dénoncent l’oppression des prolétaires mais il dénonce également : **1)** l’oppression spécifique des prolétaires femmes par rapport aux hommes (par exemple le fait qu’on les envoie moins à l’école, qu’on les sollicite plus pour le foyer, c’est la préfiguration de l’idée d’un travail domestique qui s’ajoute au travail salarié) **2)** L’oppression qui concerne toutes les femmes. Méphis, dénonce le fait que pour plaire aux hommes les femmes portent des corsets, alors que les corsets leur détruisent la santé, leur coupent le souffle, les empêchent de se déplacer, de parler à leur aise, et comparer cela à des animaux dressés, parés pour leurs maîtres (ce qui vexe Maréquita). On peut faire le lien avec les critiques féministes actuelles sur les jupes serrées, les talons. Mais ces propos de F. Tristan sur les corsets ont extrêmement choqué à l’époque. Et pas seulement à l’époque, si vous lisez Jean Baelen, *La Vie de Flora Tristan,* *Féminisme et socialisme au XIXe siècle*, Seuil, une thèse qui date de 1972 et qui s’intéresse à ce personnage, qui traite du féminisme, c’est une thèse très pudibonde et qui trouve notamment que ce passage est de très « mauvais goût » (je cite) et qui rapproche cela de mouvements féministes extrémistes contemporains de l’auteur : le SCUM  (Society for the cutting up of men) SCUM Manifesto : « SCUM tuera tous les hommes qui ne feront pas partie des auxiliaires masculins du SCUM » SCUM 1967 WITCH. Féminisme socialiste. 1968 1969. Women’s International Terrorist Conspiracy from Hell.

1. **Une esthétique anti-féministe ?**

L’avis des critiques en général est que *Méphis* respecte plutôt l’esthétique du roman populaire, du roman feuilleton, du roman romanesque à aventures et que cette esthétique est incompatible avec le féminisme. *Méphis* ne serait pas un roman populaire et féministe mais un roman plus populaire que féministe. Il est vrai que ce roman a **une esthétique qui n’est pas *a priori* originale**. F. Tristan copie les grands romanciers feuilletonesques de l’époque, ainsi si on compare l’incipit de *Séraphita* et de *Méphis*, c’est quasi la même chose (début dans un bal avec des phrases à anaphore mémorielle type « c’était un de ces bals »…)

Il faut revenir sur ce qu’on entend par roman populaire. Ainsi P. Heustache montre à quel point cette étiquette recouvre des productions variées. (A propos de cette variété, on peut aussi se reporter à I. Queffelec, Le roman feuilleton au XIXe siècle) Elle distingue le roman social, le roman de mœurs, le roman d’aventure (même si le mot est anachronique puisque l’expression apparaît seulement dans les années 1870 et est popularisée au début du XXe siècle, voir R. Guise *L’aventure dans la littérature populaire*) et le roman à sensations. La place des femmes n’est pas la même dans ces différents types de roman populaire. Si dans le roman d’aventures, la femme a souvent un rôle de comparse, dans le roman social elle est souvent au centre de l’action, mais comme symbole de l’oppression sociale, pas en tant que militante pour un monde social meilleur.

Il est difficile de délimiter à quel type de roman populaire *Méphis* appartient (P. Heustache parle à propos de F. Tristan d’une auteure « inclassable »). On peut dire que *Méphis* se situe entre le roman social et le roman d’aventure.

De fait ce qui paraît incompatible avec une visée féministe, c’est (dans cette double optique aventure-roman social), **c’est la répartition genrée des attributs des personnages.**

* **Méphis le vrai héros du livre**

**Méphis le militant**. C’est Méphis qui est dans **l’action** (même s’il échoue tout le temps) pendant que Maréquita se languit, veut mourir à cause du spleen et c’est lui qui la secoue en lui disant qu’elle pourrait se rendre utile au lieu de se lamenter. Au début de l’œuvre, mystérieuse, étrangère, victime du spleen Maréquita apparaît comme une figure romantique passive, qui contraste fortement avec l’énergie de Méphis. De plus, si on étudie la répartition des discours c’est **lui qui parle le plus**. Il raconte sa vie, Maréquita aussi, mais le discours de Méphis est trois fois plus long, notamment parce qu’il veut éduquer Maréquita (ce que d’aucuns appelleraient aujourd’hui le « mansplaining »)

« Ah ! si vous connaissiez toute la masse de misères qui accablent les esclaves de la propriété…, les douloureuses angoisses de ce peuple dont on parle tant et dont on s’occupe si peu, vous frémiriez à ce nom de prolétaire ! vous seriez indignée de l’égoïsme du riche, et surprise de la patience du pauvre… » **[Voir exemplier 4, extraits de *Méphis*]**

Cette prise de parole monopolisée par Méphis fait que finalement la **morale militante, notamment la morale militante féministe, est tenue par le personnage masculin.**

« Oh ! si les femmes recevaient une autre éducation, si, au lieu de les élever comme des odalisques pour plaire et servir, on les rendait propres à remplir le rôle sublime d’inspirer et de guider le compagnon auquel la Providence les a destinées, l’intelligence humaine s’accroîtrait dans un siècle plus qu’elle ne l’a fait dans toutes les générations passées, et l’harmonie règnerait au sein des sociétés, parce qu’il y aurait un équilibre entre les forces musculaires de l’homme et l’intelligence de la femme. » (…) « Il est peu de personnes qui se doutent combien on rencontre communément, parmi les prolétaires, des femmes d’une intelligence remarquable ; chez presque toutes il existe des qualités et des vertus qu’on chercherait vainement dans les rangs des classes supérieures. » **[Voir exemplier 4, extraits de *Méphis*]** [S’ensuit un long plaidoyer sur la femme ouvrière qui préfigure des plaidoyers de Flora Tristan dans son journal ouvrier, etc]

= du coup le personnage qui agit, qui parle, qui sait, qui crée, qui enseigne, c’est le personnage masculin.

**-Maréquita la femme-victime-sacrificielle.**

C’est la **femme passive.** Elle est alanguie par le spleen, et quand elle rencontre Méphis, elle n’arrive ni à se plier aux codes de la société, ni à se rebeller contre cette même société. Elle refuse ainsi de vivre avec Méphis, car ils sont tous deux mariés de leurs côtés. Elle **refuse d’être une paria.**

« Abandonnons l’Europe, où nous ne pourrions vivre l’un et l’autre qu’en parias ; - un bonheur clandestin nous serait seul permis… en un mot, la vie nous serait un supplice de tous les instants… je ne me sens pas, je l’avoue, le courage de l’accepter à ce prix, ni la force de la supporter. » **[Voir exemplier 4, extraits de *Méphis*]**

 = pour le coup ici il y a une différence entre l’autobiographie (Flora Tristan se revendique paria) et la fiction, où F. Trista respecte les codes genrés du roman, où si l’homme peut être maudit et solitaire, la femme ne se supporte pas paria.

**Elle est uniquement capable de se sacrifier pour l’homme qu’elle aime.** Elle refuse de s’enfuir avec Méphis, elle est incapable de l’aider. Du coup Méphis se débrouille pour se faire mettre en prison, pour que du coup elle se sacrifie à lui, est galvanisée par l’idée de le sortir de prison, de le sauver, etc. Considérations désabusées de Méphis :

« … voilà bien la femme telle que notre civilisation l’a faite ! incapable d’aider l’homme dans ses travaux, de concourir à l’exécution de ses projets d’amélioration, ne prévoyant jamais les maux, ne cherchant point à les éviter ; mais en revanche, qu’elle est grande sous les coups de l’adversité ! quelle complète abnégation le malheur ne révèle-t-il pas en elle ! » **[Voir exemplier 4, extraits de *Méphis*]**

Et pour rester dans le rôle genré, son ultime rôle, **son ultime sacrifice est d’être mère**, puisque quand Méphis meurt elle reste en vie pour mener sa grossesse jusqu’au bout mais expire dès qu’elle a accouché.

= ce n’est donc pas du tout un personnage qui paraît féministe. Elle est choquée par les théories de Méphis, elle se plie aux codes de la société, tout ce qu’elle peut faire c’est se sacrifier, etc.

= les rôles des personnages paraissent particulièrement genrés. **Et les sentiments éveillés chez le lecteur correspondent à cette distribution genrée** : on admire Méphis le prolétaire, le combattant, et s’apitoie sur le sort Maréquita.

= du coup selon les critiques ce serait **un roman féministe assez raté** puisqu’il y aurait une contradiction insoluble entre les codes du roman populaire, que F. Tristan respecte, et les thèses exprimées assez maladroitement. Ce serait pour cela que F. Tristan aurait abandonné le roman.

1. **Revenir sur cette critique des critiques**

Je pense que c’est un jugement un peu facile et rapide -Il y a vraiment une sorte de désinvolture des quelques critiques de Flora Tristan quand on parle de *Méphis*.

* **Revenir sur la dénonciation du mariage**

Même si Maréquita n’arrive pas à se rebeller complètement contre les lois du mariage, l’institution est vivement critiquée dans *Méphis*. Or, c’est quelque chose de rare dans le roman populaire (voir P. Heustache) qui n’a pas pour but de transgresser les lois de la morale institutionnelle. Dans Méphis on ne fait pas que s’appitoyer sur le sort des femmes mal mariées, il y a l’idée d’une lutte possible contre le mariage, d’une vie hors du mariage. Si le mariage est critiqué dans le débats politiques (on note l’influence des gazettes saint-simoniennes sur ce point), dans le roman, cette critique est souvent exprimée sous la forme d’un regret, mais non d’une lutte. L’ouvrage de F. Tristan diffère sur ce point.

* **Revenir sur les personnages**

Plusieurs critiques on remarqué que dans *Méphis* il n’y a pas un seul héros, mais un héros et une héroïne. F. Tristan aurait essayé de faire passer ses idées sans trop choquer le lectorat, en respectant des codes genré. Il n’était pas possible d’avoir un personnage féminin et socialiste, du coup elle divise le héros en deux. On voit ainsi les contradictions de Maréquita avec la doctrine féministe. Mais on pourrait aussi souligner les contradictions de Méphis, contradiction entre ses grands principes et ses actes.

Méphis est de fait celui qui cherche moins à éduquer les femmes qu’à utiliser les femmes pour son propre dessin. Ainsi, il a plusieurs liaisons avec des femmes qu’il n’aime pas pour de l’argent, il se venge d’une femme qui l’a abandonné en la séduisant plusieurs fois sous des habits différents. Il épouse une femme, alors qu’il ne l’aime pas et la trompe pour de l’argent. S’il va voir Maréquita au début, c’est pour l’utiliser, il cherche à la manipuler en utilisant le magnétisme (thème à la mode à l’époque). Ainsi Méphis, comme Maréquita n’arrive pas vraiment à concilier ses principes et ses actions. D’ailleurs toutes ses tentatives échouent.

* **Un roman d’apprentissage au féminin**

On peut voir dans *Méphis* un roman d’apprentissage, et plus particulièrement un roman d’apprentissage féminin.

C’est un roman où plusieurs personnages réfléchissent sur la morale, sur la société et sur le sens de leur vie. Méphis est celui qui cherche désespérément à être utile, à agir, mais qui est tourmenté par ses propres démons (péché d’orgueil, quand il est adopté par des riches il renie ses parents prolétaires, il est obsédé par l’argent, il manipule son entourage, etc), Maréquita n’arrive pas à se moquer des codes de la société et à sortir du rôle que son éducation lui a inculqué Un autre personnage important, le marquis de Torpeda, un riche, se rend compte que sa vie mondaine oisive n’a aucun intérêt qu’il ferait mieux lui aussi de chercher à être utile. = On ne voit pas dans Méphis des personnages qui réussissent, mais des personnages qui cherchent. Et de fait, ils cherchent à **sortir de leurs rôles**. Méphis ne veut pas être un transfuge de classe, qui obtiendrait des succès grâce à sa famille adoptive, à ses talents et à faire du bien en étant charitable, mais à être un militant, un prolétaire en lutte. Maréquita cherche à sortir de son rôle de romantique en proie au spleen, et à lutter elle aussi.

= Il faut donc revoir ce qu’on entend par roman féministe. Certes ce n’est pas une **utopie féministe**, le roman ne nous présente un personnage qui serait accompli, une femme féministe et socialiste. F. Tristan a sans doute jugé qu’elle était trop à part, trop paria, pour que les lectrices puissent s’identifier à elle. Par contre elles peuvent s’identifier à une femme qui s’éveille, qui se tourne vers la lutte féministe et socialiste. Ce n’est donc pas une utopie féministe, mais un roman de recherche féministe, **l’éveil d’une lutte féministe**

**-Un féministe messianique**

Du coup on pourrait dire que Maréquita ne représente certes pas un personnage féministe, mais un personnage en voie de devenir féministe. Les personnages s’entraident mutuellement sur cette voie. Il y a l’idée vraiment d’un **avenir** qui sera féministe (et socialiste), des premiers pas à faire, des premières étapes à franchir. C’est une idée qui est chère à Flora Tristan, cette façon de se tourner vers l’avenir avec l’idée d’une **femme messie, une femme guide, une femme apôtre**. Ainsi, Maréquita meurt en mettant au monde une fille qui elle aura une éducation qui pourra la rendre réellement féministe, voir qui lui permettra de devenir cette femme Messie.

« Méphis mourant me faisait un devoir de vivre pour continuer son œuvre. Il reconnaît maintenant combien mes forces sans lui étaient insuffisantes à la tâche. Ah ! c’est une faiblesse sans doute, amis elle résulte de toute une vie empreinte de faiblesses, et elle en est le dernier acte. Que ma fille me le pardonne, elle qui sera libre et courageuse, parce qu’une éducation forte lui aura appris à l’être, qu’elle laisse parfois tomber quelques larmes sur la tombe d’une mère qui n’a su que souffrir, mais qui remercie Dieu de ses souffrances, puisqu’elles lui révèlent la route que sa fille devra suivre pour éviter les maux dont sa mère fut accablée. Albert, aussitôt que ma petite Marie saura parler, faites-lui apprendre à lire dans le livre de Méphis, intitulé Education de la femme dans l’avenir. » [**Voir exemplier 4, extraits de *Méphis***]

S’ensuit toute la liste de ce que sera une éducation vraiment féministe et socialiste pour la petite Marie qui amènera sans doute la révolution féministe sur terre. Le choix du nom n’est pas un hasard : Méphis a peint une femme guide de l’humanité qu’une religieuse bornée repeint en Vierge. Marie sera non pas une nouvelle Vierge mais une nouvelle guide.

= ce passage peut nous faire penser, lorsqu’on on voit comment Maréquita parle d’elle-même (elle est incapable de vivre sans un homme elle n’a su que souffrir, non pas à cause d’une identité de femme atemporelle mais à cause de son éducation qui l’a déterminée, façonnée) que F. Tristan contrairement à ce que disent certains critiques n’a pas raté du tout son personnage, en en faisant une « mauvaise » féministe. Elle a montré de manière très juste la difficulté d’aller au-delà d’une certaine détermination, due notamment à l’éducation.

On pourrait dire qu’elle renonce au présent, à une auto-émancipation qui aurait lieu maintenant. C’est tout à fait vrai, pour deux raisons, d’abord

1. L’idée prégnante de l’époque c’est **l’éducation**. L’idée que le peuple, que les prolétaires, que les femmes peuvent s’auto-émanciper, se libérer, lutter maintenant n’est pas encore vraiment répandue. On pense plutôt qu’il faut s’éduquer et éduquer les masses pour l’avenir. C’est vraiment une doxa dans les milieux progressistes de l’époque.
2. Cette sorte d’émancipation reportée, dans l’avenir, vient aussi sans doute de **la foi religieuse** de F. Tristan. Si elle critique sévèrement les institutions religieuse dans son œuvre, notamment dans *Méphis*, F. Tristan est croyante et beaucoup de ses analyses sont marquées par une vision religieuse, notamment l’épiphanie. Il y a vraiment l’idée qu’elle est apôtre (elle emploie ce mot dans ses lettres à G. Sand) et qu’il va y avoir un ou plutôt une messie, une guide. Du coup on reste déjà dans l’idée d’une guide, d’une cheffe, de quelqu’un-e qui montre la voie, et d’un avenir.

**CONCLUSION**.

En conclusion, on peut donc dire que Méphis n’est sans doute pas un roman populaire traditionnel : il même plusieurs catégories du roman populaire, plusieurs esthétiques, sans en respecter aucune. Sa visée militante et subversive est particulièrement originale. Cependant, c’est bien un roman féministe. Mais c’est un un féminisme qui est celui du début du XIXe, un féminisme religieux, tourné vers les questions d’éducation, de morale, d’avenir plutôt que de présent. Tout comme le socialisme de l’époque est aussi religieux, moral, utopique dit-on pour le différencier du socialisme dit scientifique de Marx et Engels.

On peut remarquer que F. Tristan a brisé avec ce socialisme utopique, avec la création d’un journal ouvrier, avec son projet d’une *l’Union Ouvrière* qui était destinée à une une auto-émancipation au présent. Dans cette lutte socialiste, elle réfléchissait sur la difficulté d’inclure les femmes, notamment à cause de leur rôle genré (le fait de rester à la maison, d’être responsable du budget, des enfants, de la maisonnée n’incitait pas les femmes d’ouvrier à participer à des mouvements qui pouvaient mettre en péril un équilibre précaire). Malheureusement nous n’avons pas d’illustration littéraire de cette lutte socialiste et féministe au présent.